

Avant propos

Qui mieux que Marseille peut dire les sourires de la mer lorsqu'à la tombée du jour la caresse orangée de l'horizon cuivré se barbouille aux murs des façades. Que l'ocre s'éparpille dans l'onde capricieuse pour s'habiller de mauve. Quand les terrasses ensoleillées d'accent s'enivrent du bruit des voix, du vacarme des cris et de celui des rires qui se perdent dans la poussière du temps qui passe... demain... toujours demain...

Marseille est un royaume de couleurs où la Méditerranée, cette matrice éternelle et insoumise est partout... depuis toujours. Sensuelle, lascive et provocante, elle est chez elle. Dans son capharnaüm oriental, ses bazars, ses attitudes, ses secrets, ses épices et ses parfums. Elle tourbillonne au centre des vents, s'amuse dans la lumière et s'enivre aux saveurs de Provence.

L'ail, le piment, le miel et l'olivier. On n'échappe pas aux clichés... ni à son Histoire.

Ici, rien n'est innocent et rien ne compte. La violence, la haine, la passion... le chagrin, la tendresse... On s'empoigne, on s'engraine, on se tue... on s'embrasse.

Quelquefois, quand le ciel se déchire et que l'orage éclate, tout est rouge. Rouge comme le feu, la colère, la castagne et... le sang. Et bien sûr, il faut du temps avant que les nuages s'ennuient et que le volcan s'épuise... Mais ensuite, sans faire exprès, comme toujours... le soleil revient. Un ange se pose et la vérité s'installe. C'est l'instant où Marseille retrouve son âme. Son âme toute bleue. Bleue comme l'azur, la mer... ou comme ce blues aux allures de Mistral qui traîne souvent l'hiver dans ses ruel-

les, ses traverses et son vieux Port... juste aux limites du monde inconnu, là où Rimbaud est venu mourir.

Les gens raisonnables, les étrangers, ceux qui détestent secrètement cette cité de métèques insupportables et rebelles ne s'y trompent pas. Ici, la neutralité (quel vilain mot !) n'a aucun refuge. L'ombre ou le soleil. Noir ou blanc ! Basta !

Le gris ça n'existe pas ! ou alors si mal. Si loin... là-bas au pays des gens raisonnables justement... au pays des beffrois et des brumes laiteuses, des gargouilles hideuses et du givre tremblant... à la traîne des petits matins timides, quand le ciel vous pègue sur les épaules... Non Monsieur ! pas de ça ici ! Jamais ! Brel est un génie. Il est mort aux Marquises.

La Joliette, Périer, St Louis, Mazargues, l'Estaque, la Belle de Mai, la Gavotte, le Panier, St Barnabé... le chaos magnifique, le mystère toujours renouvelé du puzzle impossible et harmonieux...

Latine ou orientale, quartiers Sud ou quartiers Nord, Marseille est toujours de l'autre côté et elle n'appartient à personne. Pas plus à la France qu'à ses propres habitants. Elle est trop fière pour ça, trop arrogante.

Et pourtant, c'est vrai, au fond, elle n'est pas toujours très jolie... mais de ça aussi, elle s'en bat ! Marseille n'est pas faite pour les touristes, les esthètes ou les précieux. Jean-Claude Izzo l'a déjà dit, et Pagnol aussi... à sa manière. Sa beauté n'est pas dans son décor ou ses monuments. Elle est ailleurs... elle n'existe que dans les yeux de ceux qui savent. Ceux qui savent que cet univers n'est pas vraiment une ville mais bien plutôt une maîtresse. Une maîtresse égoïste et maternelle, comme la bonne mère qui n'accepte que ceux qui la regardent. Au stade, dans les bars, au marché ou dans la rue. Intensément, passionnément... à la folie.

Et Merde aux autres ! Y a pas d'arrangement !

“Merde, dit-il, je viens de marcher sur le visage de Dieu et il tapait du pied pour ne pas en emporter une parcelle”

Blaise Cendrars. “Moravagine”

Les années sépia

Juillet 1935. La première langue qui a charmé mon enfance est le berbère. Les douces mélopées que me chantait ma nourrice Yamna, ses berceuses orientales tressées de Kabyles arabesques résonnent encore dans ma mémoire comme le bruit de fond du Big Bang résonne encore dans l'espace.

Bang ! d'un coup d'un seul, tout refoule à la surface... Le Maroc, les senteurs épicées et les saveurs du sud. L'odorant safran, les dattes cuivrées d'indigo, le soleil tout blanc, le délice d'une figue de barbarie qui inonde la bouche... les rires innocents à la tombée du soir et la course des chevaux...

Je sais ça paraît trop beau. Pour moi, ça paraît très loin...

Tout compte fait, c'est peut-être de ce foutu parfum des choses, de cette lumière éclatante et pénétrante que me vient cet impardonnable orgueil qui a gouverné tout mon parcours. Pour l'église, l'orgueil est un péché capital, pour moi, c'est une vertu essentielle. Le vrai moteur de l'utopie.

Enfant au Maroc, si j'ai appris très vite, et avec délice, la fierté nonchalante des Orientaux, je n'ai jamais accepté cette aptitude instinctive qu'avaient mes compagnons de jeux à considérer les événements de l'existence avec distance et bienveillance.

Cette soumission aveugle à la fatalité (le sempiternel "mektoub"), cette idée saugrenue qu'une manipulation divine fabriquerait, au gré des caprices ésotériques d'un grand barbichon céleste, la destinée intangible des pauvres humains pataugeant dans le marasme de leur minable tur-

pitude, ça m'a toujours semblé tenir de l'affabulation, de la galéjade voire du conte de fée.

D'instinct, très tôt je crois, j'ai subodoré que Dieu devait être une merveilleuse invention du père Noël pour donner à l'homme l'illusion de sa propre existence... Pourtant, Dieu sait (si je puis dire) que j'en ai becqueté du Prophète et du Jésus. Mon père était d'origine marocaine et ma mère était corse.

Résultat des courses :

Coran en arabe le Vendredi et missel en latin le Dimanche. Menu complet. Jusqu'à plus soif !

Autant dire que de toutes ces évidences divines, qu'elles soient bibliques ou coraniques, après deux guerres passées au feu et 32 ans brûlés à la Crime de Marseille, la seule certitude qu'il me reste c'est que, si Dieu existe, il n'a rien à voir avec les religions.

Islam ou Chrétienté, Judaïsme ou Loto, si la vitrine est différente, en magasin, la marchandise est identique. Encore que... c'est peut-être pas si simple. Au fond les religions sont peut-être complémentaires dans la fouille du trou sans fin. Le musulman recherche la Pureté, le chrétien l'Amour et le juif la Vérité. Le bouddhiste, quant à lui, il s'acharne vainement à essayer de réunir ces trois quêtes impossibles... pour ne jamais s'en servir. Car la vie est trop courte !

Et voilà comment le monde rêve éveillé.

Mais bon... tout bien réfléchi, dans l'absolu, Jésus me semble un peu plus jovial que le Prophète à la verve poétique. Un type qui change de l'eau en pinard uniquement pour faire la noce avec ses collègues, ne peut pas être foncièrement mauvais...

A l'époque, loin de toutes ces considérations théologiques, très jeune, par orgueil (encore...), seule l'action m'intéressait. Le pouvoir de changer les choses m'obsédait, me taraudait et, bien plus que l'action... je cherchais l'Aventure.

Parce que j'étais orgueilleux, c'est sûr. Mais j'étais surtout très rêveur. Le goût des livres sans doute. De tous les livres. Alexandre Dumas, les Pieds Nickelés, Victor Hugo, Bibi Fricotin, Jules Verne, Maurice Leblanc, Tarzan...

Dans mes rêves d'enfant, les duels empanachés des mousquetaires de la Reine se mêlaient aux fougueux abordages des pirates à jambe de bois, je vivais intensément les combats acharnés du justicier toujours magnanime et gentilhomme, contre l'abominable félon. Je pourfendais les poltrons, les traîtres et les fielleux... j'avais l'amour de Jane et la reconnaissance du Roi.

Faut dire que ma vie était déjà en Cinémascope et que mon décor était flamboyant. Sans galérer, si je vous narre en détail mon enfance comme je l'ai vraiment réellement vécue, vous allez interloquer, crier à l'exagération, hurler à l'escroquerie ; subodorer la soupe marseillaise ou la tartinade pour jobard attardé. Tintin au pays d'Aladin, Ali Baba et les quarante ministres... Que sais-je encore ! et pourtant...

Quitte à tout raconter, ma première grosse émotion remonte à mes 5 ans, le jour où mon père m'offrit en cadeau un pur-sang arabe, un alezan qui s'appelait Mahmoud... drôle de nom pour un canasson, je le reconnais... mais en tout cas, c'était mon cheval et c'était mon ami. Pendant toute son existence, autant dire mon enfance, je fus la seule et unique personne à le chevaucher... jusqu'à mon départ pour l'Indochine.

Avec Mahmoud, j'ai connu des instants de pur bonheur et de complicité interstellaire. Les longues ballades à la Lucky Lucke au soleil couchant, j'en ai vécu des palanquées ! Pas en Arizona, évidemment... mais dans le Doukala... qui ne perd pas au change.

Et les courses royales et les galops fanfarons... les jours où j'étais d'Artagnan lui-même ! et l'autre... tout Richelieu qu'il était, avec ses marauds et ses sbires, il

n'avait qu'à bien se tenir ! Palmiers, cactus et poussière, tout y passait. Avec mon épée de bois, je craignais dégum !

Comme minot, j'étais plutôt du genre turbulent, toujours aux taquets... du vif-argent. Côté scolaire, rigueur familiale oblige, j'étais plutôt bon élève... le seul problème c'est que j'étais plus turbulent que le pire des cancre... forcément, l'action, toujours l'action.

Côté ambiance... c'était le temps à jamais disparu, le temps jauni du certif, des blouses grises, des tableaux noirs et des maîtres d'école. Je me rappelle encore du nom de certains de ces scrupuleux serveurs d'une République qui se voulait universelle... Mlle Junisson, Mlle Vinay, M. Mondolini... M. Jacquet... Rassurez-vous, rien à voir avec le sélectionneur. Celui-là était plutôt court sur pattes. Bien tanqué au sol, cheveux en brosse au cordeau. Réglementaire.

L'acné vigoureuse, l'adolescence dans les rues de Casa... dans ma souvenance c'est plutôt multicolore. Les bastons, la gaudriole, les conneries boutonneuses, les copains éternels... comme tous les garçons de mon âge, je naviguais dans le brouillon d'une vie de joyeux minot méditerranéen... sans me soucier de la réalité des adultes.

Mes meilleurs souvenirs de lycée, ce sont les parties de foot. Faut dire qu'au Lycée Lyautey, à Casa, ça tripotait plutôt bien le cuir. A titre d'exemple, c'est là que Justo a découvert son talent. Pour les spécialistes, je précise. En ces temps préhistoriques, on jouait encore en WM. Moi, j'occupais le poste d'inter... ou d'ailier droit... De toute façon, pour le ballon c'était vite vu. L'idole, le modèle pour nous tous, c'était Ben Barek. Le félin, la perle noire... le bonheur de l'O.M...

A part le foot, il y avait aussi la sève montante et les premiers émois. Pour faire bonne figure, le terrain de chasse c'était le balloche du samedi soir. La permission de minuit sans carrosse et sans citrouille... Pour se décontracter et faire chauffer la colle, quand on est jeune, la

guinche, y'a pas mieux. On a beau dire, quelle que soit l'époque ou l'endroit, la danse ça provoque toujours un attrait et un trouble certain chez bon nombre de belettes à la sensibilité délicate. Et comme justement, j'étais très attentif, au comportement de ces charmantes créatures, j'ai très vite percuté que les déhanchements chaloupés, pour peu qu'on y mette un chouïa de grâce et un soupçon de frime, ça attisait fréquemment la libido de la gente féminine... surtout au sud.

Moi, mon truc, à l'époque, c'était plutôt américain. Harry James, Glenn Miller, Django, Xavier Cugat, Nat King Cole, Sydney Bechet... mais la mode était au Tango... danse éminemment torride et suggestive. Toujours à l'affût, je pris donc rapidement quelques cours et je devins, sans fausse modestie aucune, le parangon local du bandonéon langoureux. Pour enrober la marchandise, grâce ce rusé stratagème, je jouais sur du velours... Tango-Swing... le grand voyage

Ceci dit, une fois la récréation terminée, après ma réussite au bac, il fallut se rendre à l'évidence. J'étais mûr pour la vie active... En ce temps-là, passé l'adolescence, la pension complète au domicile des parents, c'était pas au programme. La vie et son sac rempli de cailloux c'était livré de bonne heure et sans emballage, on était adulte avant que d'être enfant... une autre galaxie.

De toute façon, à ce moment-là, je ne me sentais pas de poursuivre des études de droit comme le voulait mon père... et la tradition familiale. Grand père magistrat, père avocat et conseiller du roi Mohamed V, j'avais la carte de visite... mais j'avais pas l'envie.

Les divagations juridiques, les effets de manches et les délires incantatoires, ça n'enchantait guère ma fougue juvénile... Moi, j'avais envie d'actions, d'aventures, connement, besoin de me saouler d'émotions, de m'overdoser d'adrénaline, de castagne, de baston... bref, de faire la guerre.

Un rêve absurde, enivrant et délicieusement dangereux.

Nous étions en 1953, et en cette année mémorable, le terrain de jeu, pour l'action, c'était encore l'Indochine... les prémices de la fin de l'Empire... de la dérive fatale, le temps des dés pipés. Les joyeuses aventures de Tintin au Congo c'était fini depuis beau temps et dans sa case, l'Oncle Tom filait un mauvais coton... On changeait de ton, on entrait dans l'ère canaille de St Germain, de la trompinette de Boris, du blues des barbouzes, du marathon des porteurs de valises. L'existentialisme de Sartre était plus populaire que les sprints de Darrigade et le pif de Juliette plus célèbre que celui de Cléopâtre...

Moi, j'avais 18 ans, j'étais loin du Flore et j'habitais Casablanca. Le Tonkin, les rizières, les pagodes, l'opium, le charme discret du Mékong, forcément, ça aiguissait mon imagination délirante de jeune con. L'Orient et ses mystères de l'extrême, juste à portée de fusil, ça me faisait virer le cabestron à l'exotisme.

Mais le plus difficile c'était de faire accepter ce choix sans retour à ma famille... à ma mère surtout...

Pour elle, le monde s'écroulait. La simple idée de voir son fils aîné partir à la guerre, ça lui était insupportable. C'était un véritable crève-cœur, un déchirement indicible qu'elle surmontât pourtant avec cette mystérieuse dignité intense et authentique qui habite depuis toujours les gens de Corse... cette incroyable force intérieure, à la fois mystique et animale, enfouie au plus profond de l'être qui donne parfois le sentiment que les mots n'ont plus de sens et la parole n'a plus sa place. Comme si une ancestrale certitude voulait que la noirceur du malheur soit l'enveloppe naturelle de la vie et le silence son refuge.

La réalité est toujours féroce et obstinée.

Par un beau matin de printemps, je reçus ma feuille de route. En ma qualité de parachutiste colonial de l'armée française, j'étais affecté à l'école des sous-officiers de Ben